

Le Courrier du Mémorial



Bulletin de Liaison des Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle

N° 14 / Octobre 2009

SOMMAIRE

- 1 | Édito
- 2-3 | Les rendez-vous de l'AMAM
- 4 | Le maquis de Viombois
- 5 | La mémoire et l'Histoire
- 6-7 | Janus Korczak face à la Shoah
- 8-13 | DOSSIER : Troupes
d'Afrique et d'Outre-Mer
 - Le Mémorial de Cronenbourg
 - Les oubliés de la république
 - Le zouave de Hattstatt
- 14-15 | Un adolescent
face à la déportation
- 16 | Les morceaux choisis
d'Ilia Ehrenbourg
- I-IV | Fiche pédagogique :
Les troupes d'outre-mer
dans la libération de l'Alsace

Respect et considération

« Désormais, ils ont acquis des droits sur nous ».

Georges Clémenceau au lendemain de la Grande Guerre
en parlant des combattants africains blessés ou morts pour la France.

Même si l'Histoire les a souvent occultés, ils sont venus à trois reprises de leurs terres lointaines pour défendre l'intégrité de notre territoire et en particulier la liberté et la dignité de l'Alsace-Moselle. Ces soldats d'Outre-mer, loin des terres où ils étaient nés, loin des continents où leurs familles étaient restées, ont fait l'offrande de leur vie à la France.

Fruit des liens étroits entre la France et des territoires qui avaient, à l'époque encore, le statut colonial, des hommes venus d'Afrique et de Madagascar, d'Indochine et des Antilles, en 1870-71, en 1914-18, en 1939-45, se sont battus pour leur métropole, par contrainte parfois, par idéalisme aussi, par espoir souvent, croyant aux vaines promesses d'un avenir meilleur, promesses toujours renouvelées et jamais tenues une fois la paix revenue. N'avons-nous pas tendance à l'oublier souvent ?

Pourtant au cimetière de Strasbourg-Cronenbourg, un tumulus élevé en 2000 à leur mémoire nous interpelle. Dans sa crypte funéraire rayonne en permanence une douce lumière, flamme éternelle du souvenir, source de la mémoire et du patrimoine ; elle nous apostrophe un peu à la manière de cette stèle élevée par les Grecs, après les guerres médiques, au défilé des Thermopyles avec l'inscription : « *Passant, rappelle-toi qu'ici 300 hoplites spartiates sont morts pour la défense de la liberté* ».

L'objet du Mémorial de l'Alsace-Moselle étant de montrer la spécificité de l'histoire des provinces annexées, il ne pouvait évoquer que succinctement l'importance et l'héroïsme des combattants d'Outre-mer. Néanmoins, pour mettre en évidence les liens entre l'Alsace-Moselle et ces libérateurs qui méritent tant notre reconnaissance, une exposition temporaire (de mars à novembre 2009) a été mise en place. Elle honore, à travers l'exemple des Nord-Africains, la mémoire de tous ceux qui, partis des colonies, ont libéré une parcelle de notre territoire qu'ils soient Goumiers ou Zouaves, Tirailleurs ou Spahis, Turcos ou Tonkinois... En complément de l'exposition, le dossier de ce numéro leur est consacré. Il s'accompagne, comme c'est désormais l'habitude, de fiches pédagogiques. Grâce à elles nos écoliers, collégiens et lycéens pourront découvrir ces héros peu familiers de notre Histoire et évaluer notre dette à leur égard, faisant leur la déclaration d'André Malraux : « *La plus belle sépulture des morts est la mémoire des vivants* ». ■

Marcel Spisser, 19 septembre 2009



Hommage
à Adrien Zeller

Adrien Zeller était un ami indéfectible de l'AMAM dont il soutenait ardemment toutes les activités. Humaniste, homme de dialogue et d'ouverture, il était très attaché au « devoir de mémoire », non pour ressasser éternellement un passé cruel, mais pour en faire un tremplin pour que la réconciliation franco-allemande devienne de l'amitié.

C'est dans ce but qu'au niveau national il fut un élément moteur pour la réalisation d'un manuel d'histoire franco-allemand.

A son épouse et à toute sa famille va notre sympathie attristée, à notre président et ami perdu, la fidélité de notre souvenir.

Les rendez-vous de l'AMAM

Les cafés toujours...



Ils sont devenus le lieu de rendez-vous réguliers et toujours très fréquentés de tous les passionnés d'Histoire... Des rencontres aussi pour faire connaître l'AMAM et le Mémorial de l'Alsace-Moselle. Des historiens de grand renom, des écrivains célèbres voire des hommes politiques s'y sont aventurés avec conviction et talent. Tour à tour le sénateur Philippe Richert nous a tracé un aperçu clair et engagé sur l'évolution des structures administratives de la France, l'écrivain Pierre Kretz nous a fait réfléchir sur les nombreuses déchirures de l'âme alsacienne, le professeur d'université Belkacem Recham nous a fait revivre « les oubliés de l'Histoire » (voir dossier dans ce numéro), l'inspecteur général d'Histoire Yves Poncelet nous a fait découvrir avec Pierre l'Ermite un personnage hors du commun et tout récemment le doyen Dominique Borne a soulevé les problèmes déontologiques de l'enseignement de l'Histoire...

Pour une région audacieuse et unie



Philippe Richert au Café d'Histoire du 27 mars

Affluence exceptionnelle au Snack Michel ce vendredi 27 mars pour le café d'Histoire de Philippe Richert. Tout naturellement, sans se forcer, le questeur du Sénat, ancien président du Conseil Général du Bas-Rhin, a su faire partager sa « *Passion d'Alsace* » (1). Son plaidoyer pour une région audacieuse et unie afin de simplifier et de clarifier le « mille-feuilles » institutionnel des collectivités locales, pour une meilleure utilisation des fonds publics, a fortement interpellé l'auditoire ; un plaidoyer, illustré de nombreux exemples, pour une vision stratégique globale et cohérente de la décentralisation avec des décisions prises au plus près du terrain et des réalités. Car, devait-il conclure, « être élu ce n'est pas simplement gérer une succession de dossiers, c'est aussi donner un sens à l'action publique, c'est inscrire les politiques dans un projet au service de l'Homme et préparer une société de progrès où développement économique, solidarité et respect de l'environnement se conjuguent ». ■

(1) Philippe Richert, « *Passion d'Alsace* », Editions La Nuée Bleue, 2009.

Qui connaît encore Pierre l'Ermite (1863-1959) ?

Ceux qui lisaient *L'Ami du Peuple* (le *Volksfreund*) entre 1945 et 1955 se souviennent sûrement de la signature de Pierre l'Ermite en première page. Yves Poncelet, historien et inspecteur général d'Histoire-Géographie, retrace avec érudition et sympathie la vie de ce prêtre pacifique qui se cachait derrière le pseudonyme médiéval et belliqueux de Pierre l'Ermite, de son vrai nom Edouard Loutif. Avec finesse Yves Poncelet, auteur d'une volumineuse thèse de doctorat sur le personnage, « brosse un portrait fouillé, richement documenté et tout en nuance de cet écrivain, en insistant, à l'intention de l'auditoire, sur l'inspiration catholique et alsacienne de son œuvre »* (il était alsacien par sa mère, née en 1829 à Steige).

Un débat riche et animé sur l'influence de ce prêtre sur l'Eglise de France clôtura la soirée. ■

* Voir le compte-rendu de ce café par Jean Letsruh, in *L'Ami du Peuple* du 17 mai 2009.

Pierre Kretz, historien malgré lui ?

Un romancier peut-il être historien malgré lui ? Pierre Kretz, l'auteur du « *Gardien des âmes* » n'a nullement la prétention d'être historien mais son roman qu'il présente au café du 2 juin est « un exact condensé d'Histoire et d'humanité contemporaines, un instructif précis d'Histoire alsacienne, et qui libère en toute simplicité, à fleur de vie quotidienne et de réalités d'époque, une élégante et ludique, et populaire, fantaisie romanesque » (Antoine Wicker, DNA).

Entre tendresse et ironie Pierre Kretz a été bouleversant et le public ravi. Voilà un écrivain que nous serons heureux de retrouver au Mémorial pour d'autres projets... ■



Et maintenant Mulhouse !

Nos amis haut-rhinois nous le reprochaient durement. Pourquoi tout concentrer à Strasbourg ? Jamais de café d'Histoire à Mulhouse ? C'est chose faite à présent. En symbiose avec la SHGM (Société d'Histoire et de Géographie de Mulhouse), avec le concours de l'UHA (Université de Haute-Alsace) et le soutien de la municipalité, les cafés d'Histoire mulhousiens ont été portés sur les fonts baptismaux le 14 septembre 2009 dans la salle de la Décapole (Hôtel de Ville). Une salle comble et un intervenant hors-pair : l'historien Dominique Borne, doyen honoraire de l'Inspection Générale de l'Education Nationale, président de l'Institut Européen des Sciences des Religions, a animé un passionnant débat sur le thème : « Faut-il dire la vérité aux enfants en Histoire ? ». Un franc succès et déjà on pense aux cafés à venir : Oissila Saaidia, professeur à l'IUFM, nous entretiendra sur l'enseignement du fait religieux au XXI^e siècle, Georges Bensoussan, directeur de la revue « *Histoire de la Shoah* » lancera un débat sur « l'Europe génocidaire »...

Désormais l'AMAM alternera ses cafés entre Strasbourg et Mulhouse. ■



Dominique Borne en plein débat

Grâce au mécénat du Crédit Mutuel Enseignant nos cafés d'Histoire sont gratuits et ouverts à tous.

Crédit Mutuel
Enseignant
www.cme.creditmutuel.fr

L'AMAM sur tous les fronts

Outre les nombreuses visites du Mémorial qu'elle organise, notre association a participé à de nombreuses manifestations – conférences, colloques, débats – toujours avec le même objectif : faire connaître notre Histoire régionale à travers le Mémorial de Schirmeck :

- le 6 janvier 2009, à l'occasion du séminaire du nouvel an au Parlement Européen de Bruxelles, le président Marcel Spisser, répondant à l'invitation des députés, a fait une conférence sur le Mémorial et la singularité de notre Histoire régionale ;

- même présentation, au Palais Universitaire de Strasbourg, à la demande de l'AMOPA, à l'occasion de la célébration du bicentenaire de la création de l'Ordre



Commémoration du massacre d'Oradour. A gauche, Pierre Péru, président des PRAF du Haut-Rhin et membre du comité directeur de l'AMAM

National des Palmes Académiques ;

- à Oradour-Sur-Glane, le 10 juin 2009, pour la commémoration du 65^e anniversaire de la tragédie, le maire de Strasbourg, Roland Ries, a invité l'AMAM à se joindre à la délégation strasbourgeoise pour se rendre sur les lieux.

Nous avons pu établir des projets de partenariats avec le directeur du Centre de la Mémoire, Richard Jezierski, et aussi avec l'auteure Marielle Larriaga qui publie un livre sur les relations entre l'Alsace et le Limousin depuis 1945 (elle le présentera à un prochain café d'Histoire) ;

- présentation du Mémorial également au Conseil de l'Europe où nous avons établi un travail régulier avec J.P. Titz, chef de la division de l'enseignement de l'Histoire ;

- tout récemment, le 26 septembre, la CIMADE a réuni quelque 500 personnes dans l'aula de l'Université de Strasbourg pour commémorer les 70 ans de sa fonda-



Colloque du Bicentenaire des Palmes Académiques.

Photo : Emeline Barrois

tion. Elle fait appel à l'AMAM pour évoquer sa naissance dans le contexte de l'aide humanitaire apportée aux Alsaciens-Mosellans évacués en 1939 ;

- prochainement, à Singen en Allemagne, nous présenterons les travaux pédagogiques réalisés par l'AMAM lors d'un séminaire de professeurs d'Histoire allemands venus de différents Landër ;

- un grand projet est en cours entre le CRDP d'Alsace et la commission pédagogique de l'AMAM : création d'un espace réservé à la deuxième guerre mondiale sur le site du CRDP...

- etc. ■

Rencontre des Mémoires

L'AMAM et la Région Alsace, avec le concours du Conseil Général du Bas-Rhin et de la Ville de Strasbourg, proposent que puisse être organisée périodiquement une rencontre d'ampleur et de vocation nationales où seront exposées et débattues dans toutes leurs dimensions scientifiques et culturelles (régionale, nationale, européenne ou mondiale ; historique, sociologique, ethnologique, religieuse, patrimoniale etc...), telles qu'elles sont posées aujourd'hui, des questions touchant à la mémoire individuelle et collective, au rapport au patrimoine et aux traces, à la temporalité et à la transmission. Le succès d'un colloque tenu en novembre 2007 au Mémorial d'Alsace-Moselle de Schirmeck, les progrès de la Recherche, l'actualité civique et culturelle, les conclusions de diverses missions et rapports officiels en 2008⁽¹⁾, tout encourage une initiative de ce genre, surtout si elle est accueillie par la

région Alsace, terre et carrefour mémoriels exemplaires.

La première de ces « *Rencontres des Mémoires* » aura lieu à Strasbourg les 10-12 mai 2010. Placée sous la direction de l'historien Jean-Pierre Rioux, elle aura comme thème « *Mémoire et religions* » ; elle proposera un colloque organisé avec le concours de l'Institut Européen des Sciences des Religions (« *Guerres et religions* »), des débats (« *Temps sacré et temps libre* », « *Les frontières religieuses en Europe* », « *Sauver le patrimoine religieux* »), des conférences, des films, des rencontres avec des auteurs...

La rencontre participera dans la soirée du 10 mai à la journée commémorative de l'esclavage en abordant la question « *Religions et traites négrières* » (conférence de Pétré Grenouilleau).

Des espaces seront réservés aux institu-

tions, universités et centres de recherches, associations, groupements, auteurs et éditeurs qui souhaitent présenter leurs travaux touchant aux traces du passé, au souvenir et aux mémoires collectives. Tous les publics seront les bienvenus.

Un prochain communiqué de presse complètera cette information avec l'annonce des personnalités invitées et un premier programme qui sera amplement explicité dans « *Le Courrier du Mémorial* » N°15 de mars 2010 et que vous trouverez bientôt sur le site www.memorial-alsace-moselle.com rubrique AMAM.

Pour tous renseignements s'adresser à Marcel Spisser, président de l'AMAM. ■

(1) Notamment : Mission d'information sur les questions mémorielles, « *Rassembler la nation autour d'une mémoire partagée* », Assemblée Nationale, rapport d'information N°1962, novembre 2008, 480 p.

Il y a soixante-cinq ans *La tragédie du maquis de Viombois*

En mars 1944 Gibert Grandval, Délégué Militaire Régional désigné par l'Etat-Major français de Londres, le Lieutenant Colonel d'Ornant et Marcel Kibler, respectivement responsables de l'Organisation de Résistance de l'Armée et des Forces Françaises de l'Intérieur d'Alsace créent à Lyon le GMA Vosges. Cette formation d'action militaire était destinée à faire mouvement vers l'Alsace pour sa libération.

Quelques semaines plus tard Kibler - désormais Commandant Marceau - dépêchait à Raon l'Etape deux alsaciens et leurs épouses comme éléments précurseurs du GMA : le Docteur René Mayer, jusqu'alors replié dans la région lyonnaise et Louis Schmieder (alias Petit Louis) qui allaient jouer un rôle important dans l'évolution du groupement. Ils seront bientôt rejoints par un jeune officier de la région de Lunéville, René Ricatte, qui s'illustra sous le nom de Lieutenant Jean Serge.

Le projet consistait à déployer du col du Donon à Saint Dié les combattants d'Alsace et de Lorraine,



La ferme de Viombois

s'appuyant ainsi sur la montagne des Vosges comme l'avaient préconisé les autorités françaises de Londres et d'Alger. Il présentait en outre l'avantage de sa proximité avec la Vallée de la Bruche qu'empruntaient depuis des années les passeurs et les liaisons du Réseau Martial.

Au lendemain du débarquement en Normandie, Marceau et Rivière - son officier de renseignements - rejoignent Raon l'Etape : c'est là qu'ils recevront l'appel au secours du Général Frère qui mourra d'épuisement au Struthof le 15 juin. Il fut un moment envisagé de libérer, par voie aérienne ou terrestre, ce camp de la mort, mais ce projet s'avéra vite irréaliste. C'est également de là qu'ils se rendront à Grendelbruch dans le courant du mois de juillet pour y rencontrer leurs camarades d'Alsace et sceller ainsi l'unification de la Résistance alsacienne.

Simultanément les effectifs du maquis s'accroissent et se regroupent autour du col de la Chapelotte, non loin de Badonviller : évadés d'Allemagne, dont certains sont Russes, Tchèques, Polonais, Yougoslaves, insoumis de la Wehrmacht, réfractaires au STO, jeunes volontaires de la région qu'enhardit l'espoir d'une proche libération. Puis des maquis s'installèrent au Lac de la Maix, au Coquin et à Neufmaisons.

Un officier de l'entourage du Général Kœnig, le Colonel Bourgeois, est parachuté pour prendre

le « commandement opérationnel » du maquis. Il sera suivi fin août par le Commandant Derringer, officier de la Légion proche du Réseau Martial et qui a rejoint le BCRA : le 30 août il est parachuté avec des SAS britanniques dirigés par le Colonel Frenks. Sont alors mobilisés les Centuries en réserve des secteurs de Badonviller, Baccarat et Raon l'Etape.

A la ferme de Viombois : la bataille du 4 septembre

Parmi les unités issues de la Résistance alsacienne le GMA Vosges connaît la situation la plus angoissante et va être le plus durement frappé. L'ardeur des 700 hommes qui le composent n'est pas servie par les moyens qui seraient nécessaires. Il n'est pas de stratégie cohérente qui ait été conçue à Londres ou ailleurs : action des « gros bataillons » ou harcèlement de groupes plus restreints. Les armements sont insuffisants, les liaisons par radio difficiles et les parachutages différés du fait du mauvais temps et peut-être aussi des réticences du commandement allié.

Assaillis par l'avance des troupes alliées, les Allemands ont décidé d'établir sur les Vosges une ligne de défense allant de Sarrebourg à Belfort et c'est Himmler lui-même qui, arrivant à Strasbourg le 3 septembre, dirige les opérations impliquant la destruction des forces de la Résistance. Tout cela conduit à l'affrontement de la ferme de Viombois, située à mi-chemin de Baccarat et de Raon l'Etape.

Les hommes de Jean Serge, regroupés dans la Première Centurie, sont les mieux équipés et les plus aguerris, certains d'entre eux ayant combattu à Bir Hakeim et Stalingrad. Le jeune officier écrira plus tard : « *Durant près de six heures nous sommes battus pratiquement au corps à corps dans un vacarme épouvantable* ».

Les Allemands cesseront leurs assauts vers 22 heures, laissant sur le terrain 134 morts et 184 blessés. Mais les pertes du GMA seront plus considérables avec 427 morts ; dont 64 tués au combat, 97 fusillés ou abattus, 33 SAS britanniques, 34 massacrés au Struthof et 187 dans les autres camps nazis. D'autre part toutes les communes de la région subiront la terreur extrême des services de police de l'ennemi.

Ce fut une tragédie, comparable à celle du Vercors, des Glières et du Mont Mouchet en Auvergne. Dans les semaines qui suivirent la Gestapo s'acharnera à remonter toutes les filières de la Résistance alsacienne. C'est dans ces conditions que René Mayer - dit « Capitaine Marc » - arrêté le 6 septembre, subira interrogatoires et sévices et sera conduit jusqu'à Thann en éprouvant, comme il l'exprimera, « *l'effrayante cruauté du nazisme* ».

Aux lendemains du drame

Le drame de Viombois a brisé les efforts tendus vers les Vosges et l'Alsace depuis le mois de juin. Durant les deux mois précédant la libération de Baccarat le 31 octobre une répression violente s'abattra sur toute cette région et les Allemands parviendront à capturer près de 2000 résistants et maquisards. Le maire et le curé de Raon l'Etape sont fusillés, des rafles brutales sont opérées à

Moussey, Senones, la Petite Raon, Belval. Plus de 100 personnes, dont de nombreux lorrains, réfugiés dans le secteur de Pexonne sont déportés.

Les ambitions et les espoirs du GMA Vosges sont gravement atteints et leurs moyens réduits à deux corps-francs : l'un dirigé par d'Ornant entre les cols du Hantz et de Saales, l'autre avec Marceau, Derringer et Frenks dans le secteur du Donon. Le premier agira dans le domaine du renseignement. Le second harcèlera l'ennemi par commandos et avec six jeeps parachutées à la mi-septembre.

Au début du mois d'octobre Rivière parviendra à rejoindre les éléments avancés de la Deuxième Division Blindée du Général Leclerc. Deux semaines après Marceau, Bourgeois et Derringer seront accueillis par le Général à Merviller pour l'informer de la situation en Alsace. Quelques temps après ils rejoindront Malraux à Remiremont : rencontre exprimant un nouvel espoir d'offensive vers l'Alsace en même temps qu'une convergence des actions du GMA Vosges et du GMA Sud devenu la Brigade Alsace Lorraine.

Il demeure que le combat de Viombois, trop longtemps méconnu, figure au palmarès des combats de la Libération et que leurs combattants furent unis dans la fraternité avec leurs camarades du Vercors et des Glières.

Le devoir de mémoire aujourd'hui c'est d'évoquer le visage de ces hommes et de ces femmes qui eurent la volonté et le courage de répondre à l'appel de la France :

- l'intrépide Jean-Serge, ardent meneur de la Première Centurie du GMA et qui écrivait : « *Nous étions pauvres, démunis et traqués. Mais nous avions vingt ans et le patriotisme vivait en nous* ».

- Louis Schmieder (Petit Louis), deux fois évadé d'Alsace avant de rejoindre le Réseau Martial dans le Sud Ouest et de jeter les bases du GMA dans les Vosges puis d'en devenir, comme on l'a écrit, l'âme et l'entraîneur.

- Andrée Gadat et Thérèse Stutzmann, héroïnes de la Résistance lorraine, abattues ensemble dans la forêt de Grammont pour avoir hébergé les opérateurs radio du maquis.

- Roger Souchal, dit « Armand », lycéen de dix-sept ans, venu de Saint Dié, combattant de la Première Centurie, arrêté, incarcéré à Saales, condamné à mort et transféré en Allemagne pour finalement échapper de peu au massacre.

- Roger Gérard et ses deux frères, travailleurs forestiers de la vallée de la Plaine et passeurs courageux des évacués de l'Alsace occupée, puis agents de liaison du GMA.

Depuis 1996 le Mémorial de Viombois, avec sa Croix de Lorraine taillée dans du granit rose, domine le lieu même du combat du 4 septembre. Il retient les noms de ceux qui sont morts ici pour la cause de la liberté. Il rappelle à tous que leurs sacrifices ne peuvent pas sombrer dans l'oubli. En « *cette vallée de larmes* », comme l'a dit un jour le Général De Gaulle, leur témoignage exemplaire ne peut que rester vivant. ■

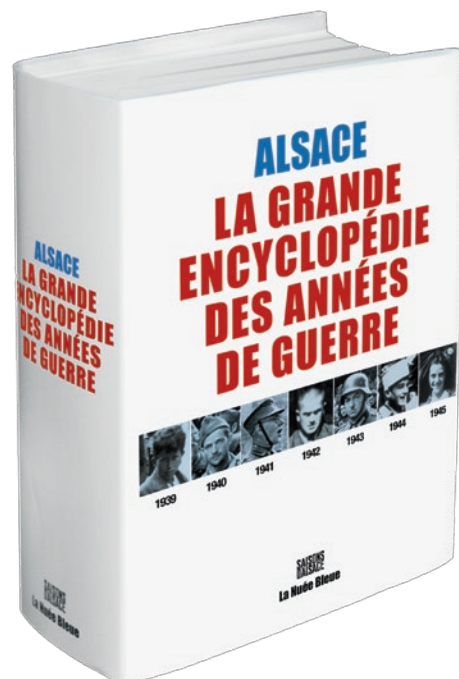
Bernard Veit

La Mémoire et l'Histoire

Longtemps on les a opposées. L'une – la Mémoire – serait sélective, évolutive, blanchirait ou noircirait la réalité selon l'humeur du moment ; l'autre – l'Histoire – serait officielle, globalisante, « politiquement correcte ». L'une et l'autre avançaient trop souvent sur des chemins séparés. Le mérite de nombreuses initiatives en Alsace depuis une vingtaine d'années est de tenter de rapprocher l'une et l'autre sur une voie commune, rigoureuse et sans ambiguïté sur la vérité des faits, mais néanmoins ouverte aux sensibilités, aux drames, aux émotions.

Ce fut, dès 1989, à l'occasion du cinquantième de l'Évacuation de l'Alsace, le pari tenté par la revue-magazine *Saisons d'Alsace* : faire non seulement cohabiter mais travailler ensemble historiens, sociologues, témoins, journalistes, cinéastes. Cette innovation radicale rencontra immédiatement un immense succès public, prolongé pendant sept années, jusqu'en 1995, par la publication de sept numéros spéciaux consacrés aux sept années de guerre, à raison d'un par an.

Vingt ans après, en mai dernier, cette série culte, épuisée et introuvable, a été rééditée par les Editions La Nuée Bleue en un seul volume, *Alsace – La Grande Encyclopédie des années de guerre*, dont la publication a été dirigée par le journaliste et éditeur Bernard Reumaux et l'historien Alfred Wahl (qui furent tous les deux membres de la commission éthique et scientifique à l'origine du projet du Mémorial de Schirmeck). Cent auteurs, 1664 pages, 800 photos et documents : il s'agit d'une somme exceptionnelle – soutenue financièrement par la Fondation Entente Franco-Allemande et la Fondation Raoul-Clainchard –, qui restera comme une des plus importantes contributions éditoriales transmises aux générations futures. ■



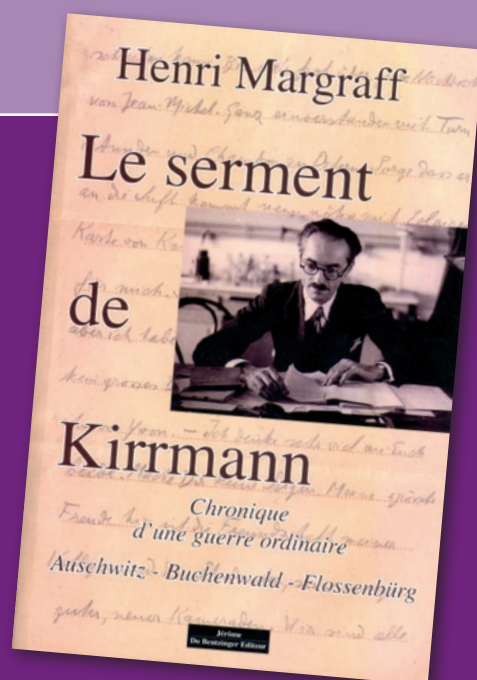
La réalisation de ce travail exceptionnel fera l'objet de notre prochain café d'Histoire : « *De la mémoire à l'Histoire : les années de guerre en Alsace* », avec la participation des principaux auteurs : A. Irjud, B. Reumaux, J.L. Vonau et A. Wahl, le mardi 10 novembre à 18h30, au Snack Michel à Strasbourg. On pourra retrouver les mêmes auteurs au Salon du Livre de Colmar les 21 et 22 novembre prochains.



Alphonse Irjud

Vient de paraître

Henri Margraff est né à Saverne (Bas-Rhin) en 1920 dans une famille alsacienne profondément ancrée dans le terroir : arrière grand-père né en 1802 « laboureur », grand-père et père boulangers enracinés dans la France. Il raconte son périple de 1939 à 1945, son évvasion d'Alsace annexée et nazifiée, sa vie d'étudiant à Clermont-Ferrand quand la faculté de Strasbourg occupée s'y est installée, sa Résistance, ses internements et la déportation, bien qu'il ne fût pas juif, dans les camps de concentration d'Auschwitz, de Buchenwald et de Flossenbürg. Un parcours ponctué de toutes les rencontres qu'il fit - en particulier celle de Kirmann, décisive, qui a donné son titre à l'ouvrage – qui teinte cette page d'Histoire de l'Alsace d'une vision personnelle humaniste et positive de l'âme humaine.



Un remarquable travail pédagogique au lycée ORT de Strasbourg

Janusz Korczak, éducateur et humaniste face à la shoah.

Quand il s'agit d'éveiller les jeunes élèves à leur future vie de citoyen, de les sensibiliser à la défense des droits de l'homme, de les faire réfléchir au devoir de mémoire, de les initier au respect de nos valeurs républicaines, le lycée ORT de Strasbourg est toujours en première ligne. Pour preuve sa participation et ses nombreux prix à tous les concours organisés sur ces thèmes dans notre académie : concours de la Résistance et de la Déportation, des Droits de l'Homme, de la Tolérance (prix Marcel Rudloff), mois de l'Autre etc.

Animée par des professeurs dynamiques, soutenue par un chef d'établissement tonique, l'équipe pédagogique entraîne régulièrement les élèves vers la réalisation d'expositions et de publications (ex : « Pas de non lieu pour la mémoire » en 2005).

Thème de l'année 2008/2009 : Janusz Korczak, une figure prestigieuse hélas trop méconnue en France.

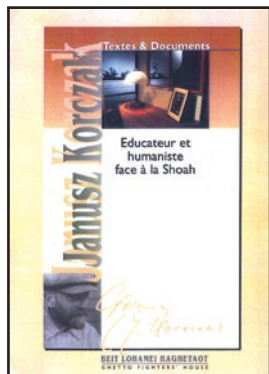
Médecin pédiatre, écrivain, poète, éducateur, formateur, père des orphelins et ami des enfants, de son vrai nom Dr Henryk Goldszmit, Korczak, né en 1878, il paraissait tout désigné pour être à la fois l'écrivain à la mode et le médecin mondain de la grande bourgeoisie de Varsovie. Il choisit d'être un homme engagé, sincère, désintéressé, au service des enfants les plus démunis, des orphelins abandonnés, de la jeunesse délaissée du prolétariat juif et catholique des bas-quartiers de la capitale polonaise.

Son activité devait s'achever dans le ghetto de Varsovie au milieu de ses orphelins qu'il accompagna pour leur ultime voyage à Treblinka.

L'exposition du lycée ORT retrace en 19 panneaux accompagnés de fiches pédagogiques cette vie si dense, pleine « de persévérance, d'intelligence, d'amour, d'abnégation, de sacrifice de soi, de volonté et d'humanisme ».

Nous remercions le proviseur Claude Sabbah de nous avoir autorisés à reproduire des extraits de cette riche documentation. ■

Marcel Spisser



Janusz Korczak
(image extraite de *Korczak aujourd'hui - L'enfant différent, témoin de notre société*)

Lycéennes, lycéens, collégiennes, collégiens

Cette rubrique est consacrée aux travaux pédagogiques. Envoyez-nous vos travaux et enquêtes sur le devoir de mémoire et les valeurs républicaines. Nous les publierons...

Le dernier voyage

Nahum Remba, qui fut le secrétaire de la communauté de Varsovie chargé de l'éducation pendant plusieurs années, puis président de l'Association des Employés du Judenrat et actif dans le mouvement sioniste « Al Hamishmar » était parvenu à tromper les assassins et à créer en bordure de l'Umshlagplatz un « semblant » de station de premiers soins.

Avec abnégation et à ses risques et périls, habillé de la blouse blanche des docteurs, il a réussi à sauver beaucoup de juifs de l'Umshlagplatz et à les ramener au ghetto.

Sur ce qui s'est passé ce jour là il raconte :

« Il faisait très chaud ce jour là. J'avais placé les enfants à l'orphelinat au bout du terrain, à côté du mur. Je pensais réussir à les sauver en retardant la montée dans le wagon jusqu'à midi et peut-être même jusqu'au lendemain.

J'ai demandé à Korczak de venir avec moi au comité pour demander son intervention. Il a refusé. Il ne voulait pas quitter les enfants d'une minute.

L'embarquement commença.

Je me tenais à côté du rang des policiers et, le cœur palpitant, je suivais les wagons dans l'espoir que mon plan réussirait. Mais l'embarquement continuait sans s'arrêter, et les wagons n'étaient pas encore pleins. Une foule de gens serrés et compressés, poussés par la peur des fouets, remplissait les wagons. Soudain le commandant Schmerling, officier cruel de la police du ghetto qui surveillait l'Umshlagplatz au nom des Allemands, ordonna de conduire les enfants de l'orphelinat aux wagons.

Korczak venait en tête de la marche. Non, je

n'oublierai jamais ce spectacle. Ce n'était pas une marche vers le train, c'était une protestation silencieuse et organisée contre le régime meurtrier des Nazis. Les enfants avançaient par groupes de quatre ; Korczak les menait, tête droite, serrant la main de deux enfants.

Le deuxième groupe était mené par Stefa, le troisième par Broniatovska dont les enfants tenaient des sacs bleus. Le quatrième groupe était dirigé par Sternfeld de l'orphelinat rue Twarda.

Ils allaient vers la mort avec les yeux remplis de dédain pour leurs meurtriers. Les gens du ghetto se mettaient au garde-à-vous et saluaient Korczak au passage. Les Allemands demandaient : « Qui est cet homme ? ». Je n'ai pas pu me retenir davantage. Devant mon impuissance et mon incapacité à agir face à cet assassinat, j'ai éclaté en sanglots. »

ECRITS PÉDAGOGIQUES

Korczak fut à la fois médecin, éducateur et poète ; dans ces trois domaines, il laisse une importante œuvre littéraire : « Avec l'enfant » - « Comment aimer un enfant » - « Droit de l'enfant au respect » etc. Parmi ses écrits pédagogiques, nous reproduisons un court extrait du « Sénat des fous » et une réflexion sur « La vie de Louis Pasteur ».

1. En 1931, la pièce « Le Sénat des fous » a été jouée au Théâtre Athénée à Varsovie. Dans cette pièce, Korczak dépeint la terrifiante perspective d'un monde menacé par la barbarie sociale et morale, prédiction qui devait se réaliser peu après.

Voici un extrait du monologue du capitaine :

« Il y aura sur chaque place trois gibets - pas d'amnistie - pour pendre les inventeurs, les idéalistes et les rénovateurs.

...Il faut mettre la démocratie dans un sac et la jeter dans le fleuve...

La populace urbaine se gonfle la tête dans les journaux...

Et qu'est-ce que l'éducation a apporté à tout ça ? La dissolution des familles. Le père a perdu son autorité... La guerre, elle aussi, ils veulent nous la prendre.

Nous sommes des barbares et nous voulons le rester. Nous avons besoin de souffrances, de plaies et de cicatrices...sinon que compressions-nous dans les 60 ans d'un homme ?

...L'humanitarisme et la civilisation nous ont influencés : mensonges et espoirs vains - quel désastre ! »

2. « C'est délibérément que j'ai écrit maintenant le livre sur « La vie de Louis Pasteur ». A un moment où le despotisme et l'esclavage spirituel règnent, quand s'est imposée la folie appelée Hitlerisme. Je l'ai écrit de manière à ce que les enfants qui grandissent aujourd'hui puissent savoir qu'il y avait et qu'il y a encore d'autres sortes de gens dans ce monde, des gens qui ont consacré et qui consacrent encore leurs vies, non pas à détruire les hommes, mais à œuvrer pour leur délivrance, leur libération, pour enrichir l'humanité et la rendre plus belle. C'était le rêve de Louis Pasteur ».

Extrait d'une lettre de Korczak, 1938

D'après Zeroubabel Guilad « Conversation infinie ».

Dans les rues du ghetto

« C'était un enfant - un tout petit enfant - trois ans peut-être, à peine.

Je n'ai vu que ses pieds et ses minuscules doigts de bébé au bout.

Il était enveloppé dans du papier et posé sous un mur. Dans la neige, lui aussi. Je ne sais plus si le papier était gris ou noir, mais je me souviens qu'il était très soigneusement, très scrupuleusement, presque tendrement attaché avec de la ficelle, de haut en bas et au milieu, dans le sens de la largeur.

Et seulement ses petits pieds qui dépassaient. Quelqu'un, avant d'emporter et de déposer dans la neige ce petit colis d'enfant, l'avait donc amoureusement ficelé. Sa mère, bien sûr.

Et, bien entendu, chez elle, il n'y avait ni papier ni ficelle. Elle était forcément allée dans un magasin pour en acheter. C'est tout ce que je sais, rien d'autre. A moins que je ne vous dise comment elle a mis cet enfant au monde, comme elle a souffert, saigné à grands flots de sang rouge, et comme elle l'a nourri ensuite au sein avec du bon lait sucré, le chaud lait maternel.

Vous voulez peut-être savoir pourquoi je choisis de parler de ce bébé, quand je vois tant de morts partout où je passe, hommes et femmes, jeunes et vieux, sous les porches et le long des murs de ce quartier où les vivants portent à l'avant-bras droit une bande de tissus avec l'Etoile de David en bleu ?

Bien. Voilà donc une mère qui prépare son paquet, son colis, elle y met du temps (passage manquant) et l'attache avec soin et tendresse, bien solidement, avec de la ficelle.

Le papier est épais, c'est du bon papier d'emballage.

Comment se fait-il donc qu'elle ait pu en laisser dépasser les pieds ? Les cinq petits doigts et un bout de cheville débordaient bel et bien du colis - elle ne pouvait pas ne pas s'en apercevoir.

Elle l'aurait donc fait exprès.

Et bien oui.

Pourquoi alors ?

Faire de sa petite pelote un paquet bien régulier et bien lisse, sauf à ce seul endroit, ce n'était pas du tout facile.

Vous voulez en savoir la raison ? La voici.

La mère craignait qu'un passant ne puisse croire que quelqu'un, pressé et préoccupé, avait oublié ou perdu ou juste déposé pour un moment ce sombre paquet pour le reprendre un peu plus tard, en repassant par-là, et le porter où il fallait. Cela pouvait arriver. Les gens à présent ont du mal à raisonner correctement, ils sont toujours pressés, soit parce que la cantine ne sert la soupe que jusqu'à une heure donnée, soit parce qu'il leur faut attendre longtemps dans les différents bureaux du quartier.

Donc, un passant aurait pu parfaitement croire cela. Ou alors, pressé lui aussi et distrait, en passant à côté et par pure étourderie, sans y penser, mais juste pour voir s'il n'y avait rien dans ce paquet qui aurait pu avoir une valeur ou servir à quelque chose - et afin de ne pas avoir à se baisser inutilement - il aurait pu donner un coup de pied dedans, histoire de vérifier sa consistance ou de voir s'il contenait quelque chose à emporter.

Et c'est cela que la mère n'a pas voulu, d'où ces petits petons nus bien visibles pour que les gens remarquent bien qu'il n'a ni chaussures ni chaussettes, bref rien qui pourrait servir.

Voilà pourquoi elle a agi ainsi avec son bébé mort. C'est que cela fait mal de voir quelqu'un donner un coup de pied à ce que tu aimes le plus au monde. Et les gens aujourd'hui sont si distraits, si impatients, et disent ou font souvent les choses sans le vouloir, sans penser à mal, juste comme ça, presque par hasard ».

Korczak « Journal du Ghetto »

Janusz Korczak : l'homme

« En 1912, Korczak quitte sa clientèle privée, son cabinet, toutes ses fonctions et il devient directeur de l'orphelinat de la rue Krochmalnia, qu'il avait mis trois ans à construire selon ses idées sur les besoins et les désirs des enfants.

Dès ce moment, et jusqu'à sa mort en 1942, la vie de Korczak s'amalgame complètement à la vie de son orphelinat où il vit sept jours sur sept, ne sortant que pour parler à la radio (depuis 1932), pour donner des cours de pédagogie à l'Université, pour diriger la rédaction de son fameux journal d'enfants et d'adolescents, La petite Revue. Le soir, il monte écrire ses livres dans une petite chambre au grenier...

Korczak formait le caractère de l'enfant en s'efforçant d'éveiller en lui le désir de s'éduquer, de se contrôler soi-même. Il éduquait d'une façon totalement désintéressée, non pas dans l'esprit ni dans l'intérêt d'une religion, d'une nation, d'un Etat, ou d'une doctrine politique, mais uniquement pour le bien de l'enfant lui-même...

A deux reprises, il sera amené à devoir quitter sa maison : lors de la Grande Guerre 14-18, où il est enrôlé dans l'armée russe, et lors de la guerre russo-polonaise de 1920 où il est dans l'armée polonaise. Lors de la troisième guerre au siège de Varsovie en 1939, il revêt de nouveau son uniforme d'officier polonais et parle à la radio pour essayer de défendre jusqu'au bout la Pologne contre l'ordre fasciste...

Ce qu'il y a d'unique chez Korczak, c'est qu'au-delà de l'enseignement, au-delà de la recherche, nous avons affaire à un homme et à un homme qui a su se rendre compte que l'intelligence n'est pas l'essentiel. Ce qui est essentiel, c'est l'amour.

L'activité de Korczak avec ses enfants dans le ghetto de Varsovie est une preuve d'amour extrêmement concrète ; dans ce ghetto où les enfants mouraient de faim dans la rue, jusqu'au dernier moment, jusqu'à l'extermination finale, aucun enfant n'est mort de faim dans l'orphelinat de Korczak et très peu d'entre eux sont morts du typhus exanthématique qui sévissait dans la ville...

Janusz Korczak a refusé toutes les occasions qui lui ont été offertes à Varsovie de quitter le ghetto, d'être sauvé, il a repoussé la dernière proposition de l'officier nazi d'échapper à la chambre à gaz, par fidélité, par amour pour ses enfants, pour les collaborateurs qui l'accompagnaient, attitude infiniment au-dessus de l'intelligence. »

Extraits de l'Allocution de Claudie Sabbah-Lissek
Présidente de l'Association E.T.H.I.C.

(Education. Transmission. Histoire. Information.
Culture et Citoyenneté).

A l'occasion de l'inauguration de l'exposition.

Le Mémorial des troupes d'Afrique et d'Outre-Mer

Mémoire d'Empire

Dès le XIX^e siècle, la France a, pour des raisons démographiques évidentes, utilisé, pour sa défense, des hommes de son empire colonial.

En Alsace, on a gardé le souvenir des « Turcos », ces tirailleurs algériens qui se sont illustrés en 1870 à la bataille de Frœschwiller... Pendant la Grande Guerre, près de 600 000 soldats furent mobilisés dans l'Empire, soit environ 10% du total des troupes françaises.

Ils sont essentiellement recrutés dans le Maghreb et l'AOF ; l'AEF, Madagascar et l'Indochine n'ayant fourni que peu d'effectifs à cause de leur éloignement et de la crise des transports maritimes.

En Afrique même, ces hommes ont largement participé aux campagnes contre les deux colonies allemandes, le Togo et le Cameroun. En Europe on les trouve sur le front occidental, les Algériens dès l'été 1914 et les Sénégalais à la fin de la bataille de la Marne. Désormais ils partagent avec les Français la terrible vie des tranchées. L'échec de la stupide offensive Nivelle en 1917, marquée par le massacre du Chemin des Dames, vaut au Général Mangin le surnom de « boucher des Sénégalais ». De cet épisode tragique devait naître la légende selon laquelle les troupes coloniales auraient servi de chair à canon afin d'épargner le sang français. Des travaux plus sérieux montrent que leurs pertes équivalent celles de l'infanterie métropolitaine.

Quand la seconde guerre mondiale éclate, les Français comptent une fois de plus sur les « boucliers coloniaux ». Dès le début des hostilités 300 000 soldats sont mobilisés en Afrique du Nord, près de 200 000 en AOF et 116 000 en Indochine. Mais à la veille de l'Armistice, seul 140 000 soldats coloniaux sont en métropole sur les 4 millions de soldats français. Les autres sont retenus sur le continent africain où ils doivent fuir face aux ambitions espagnoles et surtout italiennes, où ils participent aussi aux affrontements entre Vichystes et Gaullistes. Au moment des débarquements en Afrique du Nord et à Madagascar, les coloniaux ralliés à la France Libre apportent une aide décisive et paient un très lourd tribut : les tirailleurs sénégalais ont perdu 38% de leurs effectifs. La contribution des coloniaux à la Libération a un poids certain dont ils ont d'ailleurs conscience ...

Face à tous ces sacrifices consentis, face à tous ceux qui, cueillis dans le fleur de l'âge, ont connu un destin impitoyable, nous avons, contrairement à la femme de Loth, non seulement le droit mais aussi le devoir de regarder en arrière. Nous devons sauvegarder leur mémoire et témoigner notre reconnaissance.

C'est pourquoi, il y a quelques années, la Ville de Strasbourg et le Souvenir Français ont fait édifier au cimetière de Cronembourg un « Mémorial des troupes d'Afrique et d'Outre-Mer », dont nous reproduisons ci-contre la symbolique*.

Et c'est pour les mêmes raisons que nous y consacrons le dossier de ce numéro du Courrier du Mémorial : pour conserver et raviver le lien reconnaissant et affectif qui doit nous unir à ces acteurs de l'Histoire morts en Alsace pour notre liberté. ■

M.S.

* Voir à ce sujet l'intéressant livre du Colonel Bernard Schenk « Réminiscences d'Histoire » (Le Verger Editeur, 2003), ouvrage diffusé dans tous les collèges et lycées alsaciens par le Souvenir Français.

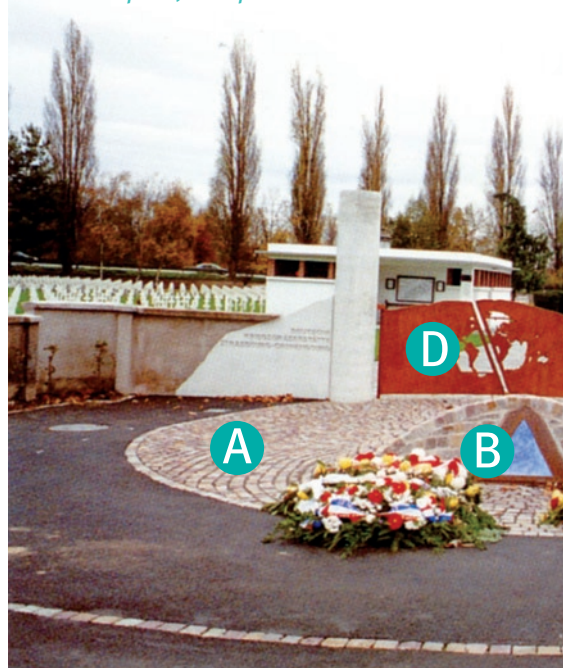


- à HAMED qui chantonnait à la tombée du jour

- à MANSOUR qui connaissait le désert

- à SIANNINE au regard doux
d'antilope de sables

- à tous ceux qui, au milieu de la
guerre, avaient tracé des signes
de paix, d'espoir et de roses



Le Mémorial comporte quatre parties :

A Un tumulus funéraire en forme de dôme couvert de pavés en porphyre entre lesquels sont insérés des cubes en laiton portant les sigles des grandes unités engagées dans les combats.

B Une petite crypte triangulaire illuminée en son centre par une lumière bleue qui éclaire l'inscription « Aux combattants d'Afrique et d'Outre-Mer morts pour la France ». Elle contient deux documents de textes, œuvres de France Siptrott (extraits au-dessus de la photo) et du colonel Bernard Schenk.



- à **BRAHIMA SANO**, le petit frère guinéen, toujours souriant

- à **GOTO VANE**, le montagnard, grand coureur de piste

- à **RAVELONANOSY**, qui avait laissé sa belle pour défendre la liberté des frères français

- à **TRAN N'GOC TRAN**, le penseur, qui avait simplement voulu servir la France au nom de la Révolution et de ses idéaux

- à tous ceux qui ont affronté les tempêtes à vos côtés.



C Un portique surmonté d'une sculpture représentant un homme dans sa chute après avoir été touché à mort.

D Un portail avec, découpée dans le métal, une mappemonde qui précise l'origine géographique des combattants.

Les combattants d'Afrique et d'Outre-mer morts pour la France en Alsace

**Ode en épitaphe à l'occasion
de l'inauguration du Mémorial érigé
en leur mémoire à la Nécropole de Cronenbourg,
le 1^{er} novembre 2000**

De tous les continents où s'étendait l'Empire
Des confins des déserts et des vertes rizières
Des djebels enflammés où le soleil inspire
Les guerriers au repos dans les bleus d'Outre-Mer,

Ils sont venus ardents de leurs terres lointaines
Pour chasser l'ennemi du cœur de ton domaine,
Ô, ma France !

Tirailleurs et Spahis, Goumiers, Mekkazenis
Zouaves chamarrés des habits de l'Orient
Coiffés de leur chéchia de serviteurs bénis
Sénégalais, Turcos, Tonkinois souriants

Ils sont venus croyant en la gloire pérenne
De mourir aux combats d'Alsace et de Lorraine,
Pour la France.

Leurs langues se mêlaient dans leur fraîche faconde
Berbère et bambara, arabe et toucouleur
Malgache, laotien... tous dialectes du monde
Mais venaient en Français défendre nos Couleurs.

Ils sont venus parler le langage des armes
Sur ton sol outragé au plus fort des alarmes,
Ô, ma France !

Ils ont donné leur vie dans les chants du combat.
Le chèche ensanglanté noué sur leurs blessures
En fredonnant encore un refrain de nouba
Quand leur sang généreux empourprait leur vêtue.

Ils sont venus mourir au fracas de nos guerres.
Ils sont venus nourrir la glèbe de nos terres
En notre Alsace.

Ils sont ensevelis dans la terre de France
Parmi leurs frères d'armes, en pieuse mémoire
Incorporés au sol de notre délivrance
Dans leur humilité qui fit naître leur gloire.

Ils sont couchés dormant dans la grande Espérance
Des matins de l'éveil et de la renaissance.

Ne les oublie jamais, ma France ! ■

Colonel (er)

Marie-Bernard WEIGEL le 08.09.2000
In Bernard SCHENCK «*Réminiscences d'Histoire*»
le Verger éditeur, 2003

« Les oubliés de la république »¹

Le 8 mai 2009, le Président de la République s'est rendu dans le Var pour rendre hommage aux libérateurs de la Provence et notamment aux soldats de l'Armée d'Afrique.

Il est grand temps que le rôle capital de ce débarquement, avec les soldats coloniaux, soit reconnu par les Français au même titre que celui de Normandie avec les Américains.

En effet, sur les 450 000 hommes ayant débarqué dans le sud de la France, près de 125 000 sont issus des colonies. En Alsace, la contribution de ces soldats venus d'Afrique ne se limite pas à la seconde guerre mondiale. Ils étaient déjà très nombreux lors des combats de Woerth-Frœschwiller et de Wissembourg pendant la guerre franco-prussienne de 1870-1871, et également au cours de la première guerre mondiale.

1914-1918 : les soldats nord-africains dans la Grande Guerre

Au début, en Alsace, comme ailleurs, la peur de « l'étranger » est très présente. Les rumeurs nées pendant la guerre de 1870 réapparaissent :

« Un Turco exhibe devant une jeune femme un collier de six oreilles en lui criant : « Voilà les Boches ! » »

« Les coloniaux blessés rampent sur le champ de bataille vers les Allemands pour les égorger, leur crever les yeux ou les émasculer. »

Mais très rapidement, les faits d'armes des soldats coloniaux (Tirailleurs, Spahis...) les rendent très populaires. Les Français sont d'autant plus fiers de voir ces « enfants de l'Afrique » répondre à l'appel de la métropole qu'ils ne savent rien des méthodes employées pour les mobiliser, parfois de force. En effet, leur recrutement devient vite un enrôlement contraint, même si on l'assortit d'avantages et de promesses : primes, allocations aux familles, exemption de l'indigénat² pour les anciens combattants médaillés, dédommagements aux « collectivités » (en fait aux Cheikhs³ et aux notables)...

Ils sont près de 280 000 à se battre dans l'armée française.

La vie de tous les jours est rendue supportable grâce aux méchouis, aux danses traditionnelles, aux foyers musulmans, aux recrutements d'imams, aux commandes de Corans, mais également par la pratique du football, de la gymnastique...

Malgré tout, la discrimination, bien qu'inexprimée, est partout latente :

- **Dans la vie militaire** : contrairement aux Européens d'Afrique du Nord, les militaires musulmans ne peuvent passer leurs permissions ni chez eux, ni dans des familles françaises. Ils doivent rester dans des centres d'hébergement spécialisés. Leurs perspectives d'avancement demeurent limitées car ils ne deviennent officiers français que s'ils renoncent à la loi coutumière musulmane.

- **Dans la vie civile** : Sous prétexte de protection contre les « maladies tropicales » ils ne peuvent avoir aisément de relations avec les civils français.

La population alsacienne rencontre à deux reprises ces soldats des colonies : dans les tous premiers mois de la guerre et lors de la libération.

En effet, le commandement français veut prendre rapidement la plaine d'Alsace pour s'assurer un passage à travers les Vosges.

Des Nord-Africains sont ainsi présents au cours de la bataille de Mulhouse (7 au 10 août 1914) qui a notamment pour but de reprendre rapidement l'Alsace et la Moselle perdues après la guerre franco-prussienne. Les Chasseurs d'Afrique combattent, par exemple, à Altkirch (7 août 1914), à Mulhouse le lendemain et à Wittenheim le 8 août 1914. Suite à la contre-offensive allemande, des combats ont à nouveau lieu à Altkirch. C'est à présent la 44^{ème} Division d'Infanterie d'Afrique qui tient un rôle prépondérant.

Lors de l'entrée des troupes françaises en Alsace en 1918, la population peut également acclamer ces soldats coloniaux : des Zouaves à Colmar, des Tirailleurs à Guebwiller, des Chasseurs d'Afrique à Riquewihr, des Spahis à Strasbourg...

Le camp de prisonniers de Wissembourg-Weiler (1916-1918) mérite une mention particulière :

Ce camp disciplinaire allemand a pour mission de mater les prisonniers de guerres alliés (dont des Marocains) qui ne veulent ou ne peuvent travailler dans les mines de la Sarre. Ils servent parfois de main d'œuvre aux artisans et paysans de la région. Une baraque sert d'hôpital où l'on rassemble les prisonniers atteints de maladies infectieuses. A leur décès, ils sont enterrés dans un cimetière jouxtant le camp. On y voit encore 26 tombes musulmanes.

1939-1945 : les soldats nord-africains au cours de la seconde guerre mondiale

Comme en 1914, la France fait appel à son Empire colonial, pour les soldats comme pour les travailleurs.

Au Maroc, l'engagement est basé sur le volontariat. **En Algérie et en Tunisie**, il s'agit d'engagés et de volontaires. Ils sont finalement près de 340 000 Nord-Africains à se battre dans l'armée française.

Comme lors du premier conflit mondial, le commandement veille tant bien que mal aux « menus musulmans » et au respect des fêtes religieuses.

Des exemplaires du Coran sont distribués dans toutes les unités. Les intendances s'attirent souvent les foudres du commandement pour avoir distribué des conserves de porc. Des fêtes sont organisées autour de méchouis en plein air.

Malgré tout, au sein des unités, l'avancement des musulmans s'arrête au grade de capitaine, à titre de récompense exceptionnelle.

1939-1940 : les troupes nord-africaines en Alsace



Alors que certains Alsaciens sont envoyés dans des régiments basés en Afrique du Nord pendant leur service militaire ou au moment de la mobilisation, de nombreux soldats nord-africains sont eux affectés aux alentours de la Ligne Maginot. Certains participent même à sa construction puisque des travailleurs marocains réalisent, entre autre, les points d'appui de mitrailleuses sur la route de Koenigsbruck à Soufflenheim. Alors qu'à Winkel (non loin d'Altkirch), un bataillon de Tirailleurs marocains aménage des éléments de la ligne Maginot.

Des troupes nord-africaines sont postées un peu partout en Alsace. Dès septembre 1939, on localise le 3^{ème} Régiment de Tirailleurs Marocains (RTM) près de Wissembourg et le PC de la 3^{ème} Division d'Infanterie Coloniale (DIC) à Bouxwiller. La 4^{ème} DIC participe à des actions dans le nord de l'Alsace (près de Niederbronn), mais également autour de Sélestat.

La 1^{ère} Brigade de Spahis tient la ligne Maginot de Longuyon à Sélestat, la 2^{ème} est postée en mai 1940 autour de Mulhouse.

Jusqu'au 13 juin 1940, la 30^{ème} Division d'In-



fanterie Algérienne (DIA) couvre les Basses-Vosges (et notamment les alentours de Lembach)

Après l'attaque allemande de mai 1940, la plupart de ces divisions sont envoyées dans les combats des Ardennes.

« Nous venons des colonies... »

Les 800 000 Nord-Africains (dont 2/3 d'indigènes) recrutés par l'armée française sont de tous les combats pour la libération du continent. Ils sont en grande partie versés dans la 1^{ère} armée sous les ordres du Général de Lattre De Tassigny. Les effectifs sont alors composés de Français évadés de la métropole, de légionnaires, de soldats coloniaux. Ils participent, entre autres, à la libération de la Corse (septembre-octobre 1943), à la campagne d'Italie (novembre 1943 -juillet 1944), au débarquement en Provence (août 1944), à la bataille des Vosges (septembre - octobre 1944), à la trouée de Belfort (novembre 1944), puis entrent en Alsace.

« ...pour sauver la patrie »

Comme en témoignent les divers cimetières et nécropoles militaires d'Alsace (notamment celles de Sigolsheim et Cronembourg), les effectifs coloniaux étaient extrêmement présents lors de la libération de cette région annexée :

- Au sein de la 1^{ère} Armée française, dès le 19 novembre 1944, ils libèrent le Sundgau, puis le 21 novembre Mulhouse. Le 2 février 1945 ils font tomber la poche de Colmar.
- Mais également au sein de la 2^{ème} Division Blindée, commandée par le Général Leclerc, qui entre le 23 novembre 1944 dans Strasbourg. Le *Serment de Koufra*, de ne déposer les armes que lorsque les couleurs françaises flotteront sur la cathédrale de Strasbourg, est tenu. Le Spahi Maurice Lebrun, récemment décédé, se charge de hisser le drapeau tricolore au sommet de la flèche.
- Le 1^{er} Régiment de Marche de Spahis Marocains (RMSM) contribue ensuite aux libérations de Molsheim et d'Obernai.
- La 3^{ème} Division d'Infanterie Algérienne, aidée par un groupement de la 2^{ème} DB, participe aux combats du nord de

Strasbourg. A Kilstett, ils subissent des pertes importantes.

La libération de l'Alsace achevée, les troupes continuent leur avancée vers l'Allemagne.

N'oublions pas qu'en 1944-1945, la population alsacienne accueille chaleureusement ses libérateurs venus des colonies. Aucun témoin de cette libération ne nous a rapporté avoir entendu de propos blessants, racistes... à ce moment là. Ils viendront plus tard, fin des années 1950, début des années 1960. Au contraire, certains habitants rapportent : « *C'était la première fois que nous voyions des gens de couleur. Nous étions tout à fait surpris. En même temps, cela a toujours été une rencontre d'émotion : il y eut de la fraternité entre nos soldats africains et nos civils libérés. C'était une rencontre entre deux cultures* ». De cette rencontre sont même nés des mariages mixtes qui étaient bien souvent mieux acceptés qu'aujourd'hui. « *On est arrivé à faire front avec nos différences, sous une seule*

bannière, comme un seul peuple, comme un seul homme. » (Abd al Malik, chanteur slameur strasbourgeois, *C'est du lourd*). ■

Marion CHRISTMANN

Chargée des expositions temporaires au Mémorial

1 - Nom d'un collectif militant pour abolir les différences de traitement entre quelque 80 000 anciens combattants des colonies et leurs frères d'armes français.

2 - Le code de l'indigénat introduit un statut d'infériorité à l'égard des « colonisés », en Algérie d'abord, puis dans toutes les colonies françaises à partir de 1887 (sauf protectorats). Les indigènes sont alors privés de l'essentiel de leurs libertés : droits civiques et liberté de circulation limités, code pénal spécial (internement, travaux forcés), mise sous séquestre des biens, réquisitions sur les réserves, mais aussi mesures de surveillance rapprochée, règles vestimentaires, signes d'allégeance aux agents du pouvoir... En Algérie, ce « code de l'indigénat » est aboli le 7 avril 1946, mais perdure quasiment jusqu'à l'indépendance.

3 - Cheikh : au temps de l'administration coloniale française au Maroc et en Algérie, chef de village, chef de fraction de tribu. (Définition Larousse)

Extrait du discours du Colonel Aziz Méliani, commissaire de l'exposition « Salam Alsace », le samedi 28 mars 2009 au Mémorial d'Alsace-Moselle

« L'exposition « *Salam Alsace, Alsaciens, Maghrébins, si loin, si proches* » est consacrée aux relations entre l'Alsace et le Maghreb de 1830 à nos jours... Elle montre qu'au fil des décennies, les destins croisés de Nord-Africains et d'Alsaciens mettent en avant la pluralité des identités nationales fondatrices de notre mémoire collective... »

Pour qui cette exposition ?

« *Salam Alsace* » a pour vocation de rappeler cette page d'Histoire peu connue, voire inconnue aux « Anciens » mais également de sensibiliser les jeunes générations que nous devons mieux associer.

A cet égard, des visites de scolaires, de collégiens et de lycéens seront organisées par des associations de quartiers membres de l'association « Strasbourg-Diversité » que je préside, ainsi qu'auprès de jeunes issus des quartiers populaires de Strasbourg et son agglomération, afin que cette jeunesse issue de la diversité prenne toute sa place dans la mémoire collective.

En visitant l'exposition « *Salam Alsace* », ces jeunes issus de l'immigration découvriront que leurs pères, grand-pères, aïeux, en 1870, en 14/18 et en 39/45 sont venus défendre et libérer l'Alsace. Ils sauront alors que le passé et l'histoire de leurs parents, et donc leur histoire et leur passé, font partie de la mémoire collective alsacienne, qu'ils sont les enfants de l'Alsace, de la France et de la République.

Leurs camarades alsaciens découvriront aussi que leurs pères, grand-pères et aïeux ont émigré par dizaine de milliers en Afrique du Nord et singulièrement en Algérie, qu'ils y ont construit notamment des villages aux noms bien alsaciens comme : Strasbourg, Roberstau, Geimar... »

Cette transmission de la Mémoire à la jeunesse n'est pas le moindre des objectifs de l'exposition « *Salam Alsace* ». En effet, une frange importante de notre jeunesse traverse aujourd'hui une grave crise d'identité sans toujours en avoir conscience. C'est pourquoi ce devoir de transmission nous oblige car notre jeunesse a besoin de repères clairs pour se construire et pour construire.

Pourquoi cette exposition ?

J'ai lu dans le rapport Kaspi sur la modernisation des commémorations que les collectivités territoriales doivent tenir une place primordiale dans le Travail de Mémoire. Chaque région est pourvue de lieux de Mémoire : toutes doivent être animées par la volonté de développer le sentiment identitaire.

C'est cet esprit qui est au cœur même de « *Salam Alsace* ».

A travers les destins croisés de Nord-Africains et d'Alsaciens, « *Salam Alsace* » contribue également à la construction d'une Mémoire partagée entre notre Alsace et les pays du Maghreb. Partager la Mémoire, c'est assumer notre passé avec lucidité, avec honnêteté mais sans contrition. A la repentance, je préfère la réconciliation sincère et constructive.

Partager la Mémoire, c'est faciliter les échanges avec les pays dont l'Histoire a croisé la nôtre. C'est comprendre l'Histoire, dépasser ses déchirures pour bâtir un avenir apaisé.

Les regards croisés et partagés conduisent nécessairement à renforcer la réconciliation des Etats et des populations elles-mêmes et par là, à consolider la Paix.

Partager nos mémoires, c'est aussi adresser un message d'espoir et de vigilance aux jeunes générations ; espoir dans une réconciliation toujours possible et vigilante face aux menaces contre nos libertés et nos valeurs.

Désormais donc, la mémoire partagée constitue une composante à part entière des relations internationales... » ■

Paul Vallée, le zouave de Hattstatt

Paul Vallée est né le 30 octobre 1866 à Cernay, dans le Haut-Rhin. Cinq années plus tard, par le traité de Francfort, il perd la nationalité française et se trouve intégré dans le Reich allemand.

Quand la classe de 1886 doit faire son service militaire dans les armées du Kaiser, bien que devenu citoyen allemand, il ne peut se résoudre à revêtir l'uniforme de l'ennemi d'hier.

Il franchit clandestinement la frontière, se réfugie dans le Territoire de Belfort et, le 30 octobre 1887, s'inscrit comme volontaire dans l'armée française pour cinq ans.

Il est affecté au 4^e Zouave de Tunis et s'illustre dans l'armée coloniale où il devient successivement caporal, puis sergent.

Libéré du service, on le retrouvera en Guinée française, à Conakry notamment, pour négocier la vente de tissus vosgiens auprès des factoreries locales.

Mais la Tunisie lui manque ; il revient en 1892 et s'établit comme colon agriculteur près de Bizerte. Il exploite le domaine Sidi Ahmed, se marie et la famille s'agrandit d'un fils en 1900 et de deux filles en 1901 et 1905.

Quand commença le premier conflit mondial, il comprend tout de suite l'enjeu et y voit la possibilité d'un retour de l'Alsace-Moselle dans la mère patrie.

Aussi, sans hésitation, et malgré la présence de trois enfants, le Zouave reprend du service.

Le 5 juin 1915, il signe son engagement volontaire pour la durée de la guerre. Affecté au 149^{ème} Régiment d'Infanterie, il est envoyé à Brest où l'attend une extraordinaire aventure.

Les Alsaciens-Mosellans, alors citoyens allemands, devaient tout naturellement servir dans l'armée allemande ; donc aucune comparaison avec la situation illégale des incorporés de force - des authentiques déportés militaires - de la deuxième guerre mondiale.

Généralement envoyés, pour des raisons faciles à comprendre, sur le front russe, beaucoup d'entre eux furent faits prisonniers par les armées du Tsar. Mais quelle différence entre l'attitude de Nicolas II et celle de Staline à l'égard de ces prisonniers « Français de cœur » !

Dès 1915, des négociations furent entamées entre la France et l'Empire russe au sujet des prisonniers alsaciens-mosellans ou alsaciens-lorrains comme on les appelait alors.

Dans un premier temps, ils bénéficient d'un régime de faveur en échange de conditions semblables pour les Polonais détenus en France. Puis, le 25 décembre 1915, le Tsar décide que ces prisonniers seraient libérés et rapatriés en France. Détenus sur tout le territoire de l'Empire, ils sont regroupés à Nijni-Novgorod puis acheminés dans le port d'Arkhangelsk.

Et voilà que notre Zouave, toujours stationné à Brest, fut désigné pour faire partie du

convoi de rapatriement. Ce convoi, composé de quatre officiers, 32 soldats et un interprète s'embarque sur deux bâtiments anglais : l'Erimier et le Gladys Royle. La mission s'est effectuée pendant l'été 1916.

On imagine l'émotion de Paul Vallée débarquant le 10 août 1916 sur les côtes bretonnes avec les 1799 Alsaciens-Mosellans libérés.

Ce convoi fut suivi d'un deuxième de 400 prisonniers en septembre de la même année.

Le contact avec les Alsaciens a-t-il fait renaître dans l'esprit de Paul le désir de revenir dans le pays natal qu'il avait quitté à 20 ans ? La guerre achevée, il retourne dans son foyer à Bizerte, mais reste obsédé par l'idée d'un retour à ses origines.

Finalement, en 1919 il rentre avec sa famille pour s'installer à Hattstatt. Devenu le « Zouave de Hattstatt », il connaît là une retraite paisible.

Son désarroi a dû être total quand il assiste impuissant au désastre de 1940 qui lui impose un nouveau changement de nationalité. Il s'éteint, Allemand malgré lui, en 1942 sans connaître le bonheur de voir sa patrie à nouveau libérée. ■

Marcel Spisser.

Le périple de Paul Vallée a pu être reconstitué grâce aux archives familiales de son petit-fils MICHEL Jean-Paul, habitant Nice, et aux archives historiques de la Défense au château de Vincennes (fonds d'archives Clémenceau, sous-série 6 N et fonds de l'Etat-major de l'armée, sous-série 7 N).



Le jeune Zouave à Tunis en 1887



L'engagé volontaire à Bizerte en 1915

La vie de Paul Vallée en 3 photos



Le paisible retraité à Hattstatt en 1920

Qu'est-ce qu'un Zouave ?



Quand le capitaine Haddock demande à Tournesol « d'arrêter de faire le Zouave », le pourtant pacifique savant « pique la colère de sa vie » ; il ne faut pas moins de trois planches de dessins pour le calmer. L'insulte est-elle vraiment si grave ?

En arabo-berbère, le mot Zwâwa était le nom d'une tribu kabyle qui fournissait des guerriers aux souverains du Maghreb. En 1830, après la prise d'Alger par les Français, on fonda un corps d'infanterie légère indigène qui, par analogie avec les précédents, prit le nom de Zouaves. Mais bien vite, on compte parmi eux une majorité de Français.

Dès lors, les troupes de Zouaves sont de tous les combats ; ils s'illustrent pendant les guerres du second empire, puis la guerre de 1870 et bien sûr les deux guerres mondiales.

Leur uniforme particulier les fait connaître de tous et inspire bien des images d'Épinal : chéchia, large culotte (saroual) et veste courte, sans col, ornée de chaque côté d'une fausse poche appelée « tombeau ».

Les Zouaves sont appréciés pour leur bravoure et leur vaillance, mais l'opinion publique leur prête volontiers un côté loustic et charapardeur d'où l'expression « faire le Zouave » au sens de faire le malin, faire le pitre, crâner...ce qui, il est vrai, n'est pas dans les habitudes du brave Tournesol. ■

BONS SOUVENIRS D'ARKHANGELSK

Les archives familiales de M. Michel ont conservé deux cartes postales envoyées par Paul à sa fille aînée Renée Nejma (prénom arabe signifiant étoile du matin).

La première carte représente la cathédrale d'Arkhangelsk ; elle n'est pas datée.

« Ma chère Nejma,
C'est dans cette église que j'ai passé deux heures ce matin dimanche. Le chant est magnifique. Un de nos soldats, artiste musicien, en était tout émerveillé. Il y avait un enterrement avec grand'messe. C'est curieux également comme cérémonie. Quand nous nous reverrons, je vous donnerai de plus amples détails ».



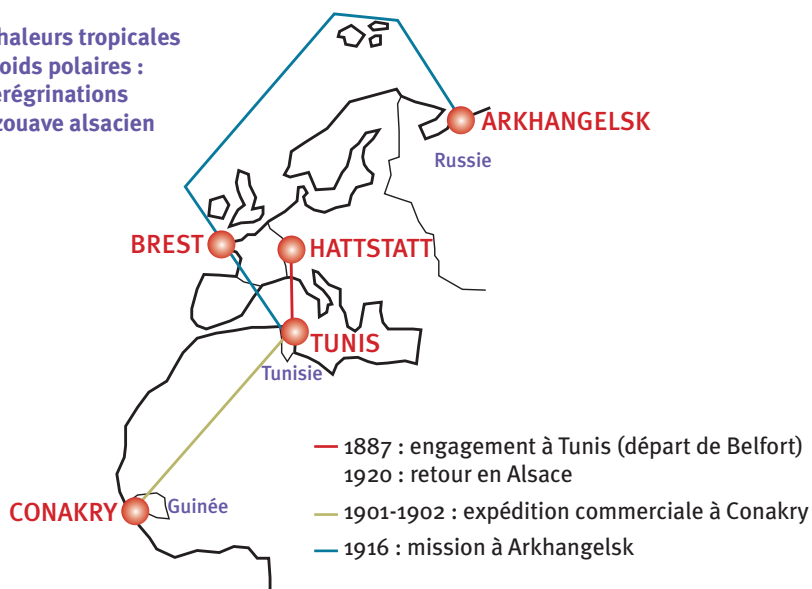
La seconde carte montre une rue de la ville ; elle est datée du 30 juillet, donc juste avant son départ de Russie.

« Ma chère Nejma,
J'ai eu grand plaisir pour ne pas dire plus en recevant ta dépêche aujourd'hui. Je suis heureux de vous savoir tous en bonne santé. Je pars travailler sur un bateau, j'espère vous revoir bientôt, à moins d'un nouveau contre ordre. Ne m'écrivez plus ici ».



(Dans ces cartes, Paul ne peut évidemment pas évoquer sa mission qui est secrète).

Des chaleurs tropicales
aux froids polaires :
les pérégrinations
d'un zouave alsacien



Extrait d'un journal
de Bizerte

Un brave. — Nous avons été heureux de revoir notre concitoyen M. Paul Vallée, colon de la première heures à Bizerte, et un des fils de cette belle et noble Alsace, que nous reprenons petit à petit. Il est venu en permission pour voir sa famille.
M. Paul Vallée qui approche de la cinquantaine est sergent au 149^e de ligne et plein de courage et d'entrain. Il va repartir au front jeudi.
Nous lui souhaitons une cordiale bienvenue et toutes la chance possible.

Témoignage de François Amoudruz (suite)

Un adolescent face à la déportation

Chapitre 2 : esclave au service du Reich

Le 30 décembre, en fin d'après-midi, je fus retiré de ma cellule, menotté, et emmené à la gare avec une autre personne. Le train de voyageurs nous conduisit d'abord à Paris, où nous dûmes changer de train. En gare du Nord, toujours menotté et gardé, on me fit monter dans un train pour Compiègne. Une fois là, on nous mena au camp de Royallieu, transformé en « Frontstalag 122 ». Le N°22557 me fut attribué, qui me fit entrer dans une comptabilité macabre.

Le 17 janvier 1944, je dus monter, ainsi que deux mille de mes compagnons, dans des wagons à bestiaux. Nous étions une centaine par wagon ; on nous avait remis à chacun une boule de pain pour le « voyage ».

Le 19 janvier, le train ralentit, puis s'arrête. Nous ressentons tous un froid intense. Quand les portes s'ouvrent, nous voyons partout les montagnes et la neige. L'endroit s'appelle... Buchenwald !

On nous distribua le sinistre costume à rayures ; pour achever de nous déshumaniser, on nous identifia par un numéro. Le mien était le « 40 989 ». Je fus affecté à la baraque de « quarantaine », celle qui portait le numéro 52. On y surveillait les nouveaux arrivants, censés être porteurs de maladies. Il me semble évident que cette « quarantaine » avait pour principal objectif de nous inculquer le système et la vie concentrationnaire en régime nazi. J'étais encore en « quarantaine » quand on me fit remonter dans un wagon à bestiaux.

On fit monter chaque groupe dans des trains différents. Une rumeur circula parmi les prisonniers, selon laquelle notre train se dirigerait vers un camp de concentration. Autant dire vers une mort plus ou moins lente mais certaine. La panique gagna de nombreux déportés, et l'on entendit des pleurs et des plaintes. Tout allait-il finir ainsi ?

Il y avait des corps allongés un peu partout, sur le sol du wagon à bestiaux. La mort en avait déjà emporté certains. Ils étaient morts de faim, de soif, de froid aussi ; parfois même, ils étaient piétinés par les autres déportés.

Dans la même journée, nous arrivâmes à Flössenburg, localité située près de la frontière tchécoslovaque dans l'Oberpfalz (Haut Palatinat). Le camp était éloigné de la gare d'environ deux kilomètres ; nous dûmes effectuer ce trajet à pied, et traverser une bour-

gade dont la population nous jetait des pierres et nous crachait dessus. Voilà une illustration concrète de la terrible efficacité de la propagande nazie !

J'appris plus tard qu'il avait été fondé en avril 1938 par un kommando de Dachau. Le portail du camp comportait la mention tristement célèbre : « Arbeit macht frei ».

Esclaves au service du Reich

Le commandant du camp nous accueillit en affirmant : « *ici, vous entrez par la porte et sortez par la cheminée* ». Nous fûmes « triés » selon l'âge, le sexe et le motif de notre déportation. Dans la fumée de la locomotive, des « kapos » se chargeaient de cette corvée en nous bousculant et en nous frappant à l'aveuglette avec leurs matraques.

On m'emmena avec une trentaine d'autres hommes dans des douches sordides. Nous devions nous laver à l'eau froide ; nous étions nus les uns avec les autres, cette humiliation devait nous faire comprendre que nous n'étions plus des hommes. A la sortie, on nous rasa la tête, soi-disant pour éviter la propagation des parasites. On nous ordonna de mettre la tenue rayée des déportés puis on nous attribua des matricules. J'avais le numéro 6683 ainsi qu'un triangle rouge, marqué d'un « F » (pour « Franzose »), et signalant que j'appartenais à la catégorie des déportés politiques. Il fallait coudre cet insigne sur mon vêtement. Pour cela, nous devions nous adresser au chef du bloc, ou à un des hommes de service (Stubendienst) qui nous fournissait du fil et une aiguille.

Ensuite, nous fûmes envoyés dans la cour. Après plusieurs heures d'attente debout dans le froid glacial, nous vîmes arriver le commandant du camp. Il fit l'appel, puis on nous assigna des baraquements. En marchant, je remarquai que le camp n'était pas très grand, et qu'il était entouré de barbelés. On nous enferma au Lager 52 pour le reste de la nuit. Je profitais de ce moment de répit pour engager à mi-voix la conversation avec plusieurs de mes camarades d'infortune. Nous comprimes rapidement que c'étaient les triangles verts qui nous commanderaient : il s'agissait de condamnés allemands de droit commun assassins et gangsters.

Le lendemain matin, on nous fit prendre rapidement un ersatz de café, on nous ordonna de nous rassembler pour l'appel, avant de nous faire partir en wagon à bestiaux pour un petit camp de concentration, un « SS Sonderkommando », nous faisons partie d'un « ausserkommando », un des cent kommandos rattachés au camp, pour fabriquer des carlingues d'avion.

Nous devions travailler dans des usines d'armement installées dans d'anciens locaux industriels. En effet, l'Allemagne du IIIe Reich, qui avait perdu énormément d'hommes sur le front de l'Est, surtout pendant la bataille de Stalingrad, manquait d'ouvriers. Dans l'unité à laquelle j'étais affecté, on fabriquait les avions de chasse Messerschmitt. Ces usines tournaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Chaque « équipe » travaillait douze heures d'affilée et donc par roulements : une semaine de six heures du matin à dix-huit heures, la semaine suivante de dix-huit heures à six heures. Nous devions fabriquer des éléments pour le fuselage des avions, ou encore destinés au cockpit ou aux ailes. Cela se faisait à partir de plaques de tôle coupées à la bonne dimension, frappées au marteau, trempées dans des bains après avoir été passées au jet de sable. Ce travail physique nous était pénible car il nous épuisait, et cela d'autant plus que la sous-alimentation chronique dans



Cette ancienne fabrique de meubles de Johannsgengenstadt devient un « SS Sonderkommando » (kommando extérieur) du camp de Flössenburg, spécialisé dans la production de pièces pour le Messerschmitt 109. C'est ici que François Amoudruz travailla durement pendant plus d'un an, de février 1944 à avril 1945.



Le KZ Flossenbürg, à l'abandon, a été reconquis par la végétation ; deux miradors, dont celui-ci, subsistent encore.

laquelle nous maintenaient les nazis nous affaiblissait de jour en jour. Constatant derrière nous, le long des chaînes de travail, toujours une double surveillance : des kapos, qui étaient recrutés parmi les condamnés de droit commun, et qui rendaient ce « service » contre des privilèges (repas améliorés, logement meilleur...), et des ingénieurs et chefs d'équipe nazis. Les fins de chaînes étaient l'objet d'une surveillance très étroite, le tout sous la responsabilité d'un technicien civil, un bon nazi, digne de confiance, qui avait aussi la charge de nous distribuer le matériel.

Je tiens à préciser que cet individu détestait les Français, et moi encore plus particulièrement, parce que j'étais étudiant, ce qui à ses yeux signifiait que j'étais dangereux et mauvais ouvrier.

Solidaire pour survivre

Si nous étions surpris à bavarder ou à sommeiller, le kapo notait le matricule du « fautif » dans un carnet, et lors de l'appel suivant le travail il annonçait le numéro en question. L'appelé devait alors sortir du rang pour se voir infliger une sanction. Après l'appel du retour, nous allions faire une toilette sommaire, sans savon ni linge,



Une baraque, autre vestige du camp.

ni évidemment brosse à dents. Nous pouvions alors nous reposer sur la paille laissée vide par le camarade relevant de l'autre équipe. La vermine (poux, puces) pouvait alors entrer en action sur nos corps inertes.

Chaque fois que cela était possible, nous essayions de faire ce travail d'esclave le moins bien possible, car nous ne voulions pas en plus contribuer à l'effort de guerre hitlérien. Si nous avions été surpris à mal fixer un rivet, à prendre une pièce trop petite, trop fine, ou mal fixée, cela aurait signifié notre fin. Le sabotage était évidemment passible de la peine de mort. Malgré les risques, il m'est arrivé de laisser filer la mèche de ma machine à air comprimé (on dirait une perceuse aujourd'hui) pour agrandir les trous dans la tôle, de sorte que les rivets ne tenaient pas bien en place. Mais aujourd'hui encore, je suis assez fier de penser que l'un ou l'autre Messerschmitt s'est écrasé sans atteindre son objectif, grâce à nous ! Ce qui m'a sans doute permis de survivre, c'est la solidarité que nous avons développée entre nous. Pour oublier notre calvaire, nous nous racontions des histoires, parfois même des blagues, ou bien nous nous récitons des poèmes que nous connaissions par cœur. Pour ma part, ma pratique du piano que je jouais de manière fictive, m'apportait de la détente. Mon expérience du scoutisme m'a aidé à endurer la vie concentrationnaire. Je dois préciser que ma connaissance de l'allemand, appris à l'école, m'a permis à de nombreuses reprises d'aider mes camarades lorsque des ordres étaient donnés en allemand, ce qui leur a évité des coups et des sanctions.

C'est dans un de ces moments-là que je rencontrai un camarade plus âgé, et que par la suite je surnommai « papa », car nous nous entendions très bien... ■

A suivre, dans le prochain Numéro du *Courrier du Mémorial*, la troisième partie : *La marche de la mort*.

Un témoin de l'arrestation raconte...

Dans « *le serment de Kirmann* » (Jérôme Do Bentzinger éditeur, Colmar, 2009), Henri Margraff est témoin de l'arrestation de François Amoudruz.

C'est Mathieu, brillant étudiant à la Faculté de Lettres de Clermont-Ferrand, mais « retourné » par la Gestapo qui effectue le tri¹ :

« Mon tour approchait. Avant d'arriver au niveau de Mathieu, je l'entendais crier, à chaque examen, des « Links » et des « Rechts » (gauche ou droite), et j'avais déjà compris que les « Links » étaient retenus et les « Rechts » relaxés. Juste devant moi, ce fut le tour d'un jeune de dix-sept ans, en 1ère année de licence, et dès que Mathieu vit sa carte d'identité, il dit « Amoudruz, sofort ins Gefängnis ». (« Amoudruz, immédiatement en prison »). C'est ainsi que je fis connaissance, si l'on peut dire, de François Amoudruz. François n'était pas en activité de résistance, mais Mathieu recherchait obstinément sa sœur Paulette, étudiante en philosophie à l'Université de Strasbourg - Clermont-Ferrand, dont le mari Serge Fischer, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale Universitaire de Strasbourg, était dans la Résistance responsable du « Front National pour l'Indépendance de la France » pour la région Auvergne. Je ne devais revoir François qu'après la libération des camps, alors qu'il avait transité par le camp de Flossenbürg où je fus déporté après lui. Il me fait aujourd'hui encore la grâce d'une solide et fraternelle amitié. » ■

¹ dès octobre 1944, avant la fin de la guerre, Mathieu fut arrêté, jugé et condamné à mort par la Cour de Justice de Clermont-Ferrand, et passé par les armes en décembre 1944.

Les morceaux choisis d'Illia Ehrenbourg

Illia EHRENBURG (1891-1967) est un journaliste et romancier soviétique extrêmement fécond, qui a beaucoup contribué, pendant la guerre froide, à créer des liens intellectuels avec les autres nations, notamment avec la France.

La voix de l'Alsace



« **L**a nuit était noire, une vraie nuit du Sud. Un soldat allemand passa le fleuve. Il rampa jusqu'à nos combattants et, leur tendant son fusil, il dit :

« Je suis Français ». Il était né en Alsace.

A travers le destin de l'Alsace, nous pouvons encore une fois voir l'absurdité de la « théorie raciale » allemande, et le triomphe de la grande théorie qui fonde son principe sur le peuple. Les hitlériens assoient leur outreucidante affirmation du « Deutschtum », de la « germanité », sur la mystique du sang, sur la forme du crâne, sur les caractères de la pigmentation. Pour eux l'humanité se divise en races.

Impossible de définir un peuple en fonction de marques extérieures. Impossible d'approcher le mystère de l'âme d'un peuple avec les critères de l'éleveur de bétail. Un peuple se fait dans le creuset de ses épreuves, dans la sueur et dans le sang, dans le bouillonnement des passions, des idées, des espérances. C'est un arbre très mystérieux, ses racines plongent dans un passé lointain, sa cime s'étire vers le futur...

Pour les hitlériens, les Alsaciens sont une partie de la « germanité », ils sont des Allemands incontestables, pur-sang. C'est que les Alsaciens correspondent, n'est-ce pas, au modèle établi du Germain. Connaissant et aimant la langue française, ils utilisent dans la vie courante un dialecte allemand. L'aspect des villes alsaciennes peut rappeler à un observateur superficiel l'Allemagne du Sud. Et pourtant la nation, le peuple vivant réfutent les formules des racistes...

L'Alsace a vécu avec les autres provinces françaises des heures de gloire. L'Alsace s'est nourrie des idées de la Révolution Française, de ses principes de liberté, de sa conception de la nation. « La Marseillaise », hymne de la liberté, c'est dans les vieilles rues de Strasbourg qu'elle a retenti pour la

première fois. Les éleveurs de bétail ne comprendront jamais que les idées des Encyclopédistes ou la « Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen » peuvent jouer, dans la conscience que prend de lui-même un homme ou un peuple, un plus grand rôle que la ligne du menton ou le contour de l'oreille. Les Allemands ont constamment appelé les Alsaciens « frères », mais en vain ; Il n'y avait pas que le Rhin qui séparait l'Alsace de l'Allemagne, il y avait la conscience du peuple, son âme. (...)

En automne 1940, les Français alsaciens furent solennellement déclarés « Allemands ». Mais une année plus tard, le journal « *Völkischer Beobachter* » écrivait : « *Les habitants de l'Alsace ne semblent pas vouloir comprendre le bien qu'on leur a fait. Nous avons pour accueil le mutisme, les quolibets, et parfois même des manifestations encore plus virulentes de leur caractère extraordinairement insociable.* »

Les « *manifestations virulentes* » étaient les balles des audacieux, les dépôts d'armes incendiés, les machines sabotées, les fils coupés. Les soldats chargés des représailles reçurent un objectif de plus : dompter les « frères » rétifs. Des dizaines de milliers d'Alsaciens « insociables » furent déportés en Allemagne avec leurs familles.

Après l'échec de la campagne de Moscou, Hitler ressentit pour la première fois la pénurie de chair à canons. On décréta l'appel sous les drapeaux des jeunes Alsaciens. Les appelés prirent le large, les uns vers la Suisse, les autres vers la France du Sud. Dans les journaux apparurent de brefs communiqués sur les représailles exercées contre les familles des déserteurs...

Le camp de concentration de Schirmeck est devenu le camp de la mort. Les Allemands y « rééduquent » les Alsaciens. Les vieillards, les adolescents, les femmes enceintes doivent courir, sauter, ramper sur le ventre de cinq heures du matin jusque tard

dans la soirée. Pour la plus petite maladesse, les bourreaux rouent de coups les malheureux avec des matraques en caoutchouc. Il n'y a que deux routes pour quitter le camp : celle de la maison des fous ou celle du cimetière. (...)

Après Stalingrad, Hitler dut diriger sur le front Est les Alsaciens mobilisés. Les esclaves devaient défendre les maîtres, les prisonniers devaient sauver leurs geôliers. C'est ainsi que se retrouva en Russie, lui aussi, ce jeune Alsacien dont j'ai parlé au début de l'article, André X. André a tout connu : il a tenté de passer la frontière, il a séjourné aussi dans le maudit camp de Schirmeck. En mai de cette année, on l'expédia en Ukraine. Le chef de la 294^e Division allemande, le Général de Division Block, tint un discours aux nouvelles recrues. Il déclara « *Il est donné aux Alsaciens la possibilité de démontrer dans les faits leur attachement à l'Allemagne.* » Les Alsaciens furent séparés les uns des autres : il ne devait pas y avoir plus de quatre esclaves dans une compagnie. André se dépêcha de démontrer son « attachement » à l'Allemagne : non seulement il passa du côté de l'Armée rouge, mais il emporta en outre avec lui son fusil et ses balles, disant : « *Avec celui-ci, les Allemands ne tireront toujours pas sur les Russes.* »

André dit : « *Nous sommes des Français, et un Français ne voudra jamais vivre sous la botte allemande. Je ne pouvais pas porter l'uniforme vert-de-gris, c'était un supplice pour moi. Je ne pouvais pas me battre dans les rangs d'une armée qui avait souillé la terre d'Alsace.* » ■

Extraits de l'article paru dans *La Pravda* du 10 juillet 1943.

Cet article contribua à débloquent les pourparlers franco-soviétiques pour la libération des 1500.

L'article intégral a été publié dans « *Saisons d'Alsace* » n° 39/40, été/automne 1971, p.369 à 372.

Directeur de la publication : Marcel Spisser
Coordination : Jean-Paul Gully
Responsable pédagogique : Damaris Muhlbach

Rédaction :
François Amoudruz,
Marion Christmann,
Marcel Spisser, Bernard Veit

Réalisation : CANDID

Impression : Sycop / Photos : D.R.
Dépôt légal : octobre 2009

© Tous droits de reproduction réservés.

A M A M

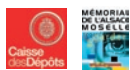
Président Marcel SPISSER

Secrétaire Nicole FAYENS

Trésorier Claude LORENTZ

Tél. 03 88 47 45 50 / Fax 03 88 47 45 51
amam67@laposte.net

L'AMAM est soutenue par :



Appel à adhésion

L'Association des Amis du Mémorial d'Alsace Moselle (AMAM) a besoin du plus grand nombre, élus, anciens combattants ou témoins, artistes, universitaires, enseignants, acteurs économiques, simples citoyens, pour donner au Mémorial son assise populaire, pour le promouvoir et en faire un lieu de Mémoire régionale, d'histoire générale, de sens et de pédagogie. Plus de 500 adhérents nous ont déjà rejoints !

Adhérez à l'AMAM en renvoyant le bulletin ci-dessous à :

AMAM Mémorial d'Alsace Moselle - lieu-dit Chauffour - 67130 Schirmeck

NOM PRÉNOM

ASSOCIATION ou COMMUNE

ADRESSE

CP VILLE

TÉL. EMAIL

Adhère à l'AMAM et vous envoie la cotisation de €

à le signature

Cotisations : 20€ pour les personnes physiques
30€ pour les associations de moins de 200 membres et les communes de moins de 600 habitants
60€ pour les associations de plus de 200 membres et les communes de 601 à 1000 habitants
100€ pour les communes de 1001 à 5000 habitants
200€ pour les communes de 5001 à 10000 habitants
300€ pour les communes de plus de 10000 habitants